

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 5 octobre 1923

Sommaire :

La croisée des chemins

Commémoration

Petit essai sur la mentalité russe

par un Occidental catholique

“ Le Songe „

Éloquent appel

Comte R. de Briey

Firmin van den Bosch

Léopold Levaux

Omer Englebort

Comte Perovsky

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le III^e salon d'art religieux moderne,
J. Schyrgens. — Le bolchevisme et l'esprit juif. — Allemagne.

La Semaine

* Que sortira-t-il du chaos d'Outre-Rhin ? La fin de l'hégémonie prussienne sur une Allemagne unifiée et centralisée à Berlin ? Une Allemagne fédérative, dont le morcellement ferait disparaître le cauchemar de l'impérialisme teuton ? Une république rhénane, garantie la plus sûre contre des invasions nouvelles ?... C'est évidemment là ce qui pourrait en sortir de meilleur. Nul doute qu'on ne trouverait aisément une solution au problème des paiements, si la sécurité était assurée.

S'il n'y avait de très sérieuses raisons de croire à l'inexistence d'un impérialisme français, la Belgique pourrait redouter la naissance d'une Rhénanie sous le signe français. Que si nos amis du Sud étaient jamais tentés « d'abuser » de leur force actuelle, pourquoi ne

pas poser des conditions très précises à notre collaboration et nous garantir contre des dangers possibles ? Mais on conçoit difficilement la France impérialiste ; une France qui se dépeuple, et où la dictature d'un Poincaré ne peut que suspendre pour un temps les conséquences, énervantes pour la politique d'un pays, de la démocratie politique.

Si j'étais Anglais, je ne serais pas fier du discours de Baldwin à la Conférence Impériale Britannique. C'est l'aveu implicite d'un échec complet de la politique anglaise. Comme Belge, il faut s'en féliciter, quitte à regretter que notre grande alliée n'ait pas mieux compris ce qu'exigeaient les intérêts de l'Europe... et les siens propres, et n'ait pas manœuvré plus habilement.

Il n'y a pas
de
meilleur
CHOCOLAT
que
DUC

CHOCOLAT



DUC ANVERS

MARQUES :

Régal DUC

Lina DUC

José DUC

Minon DUC

Isis DUC

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

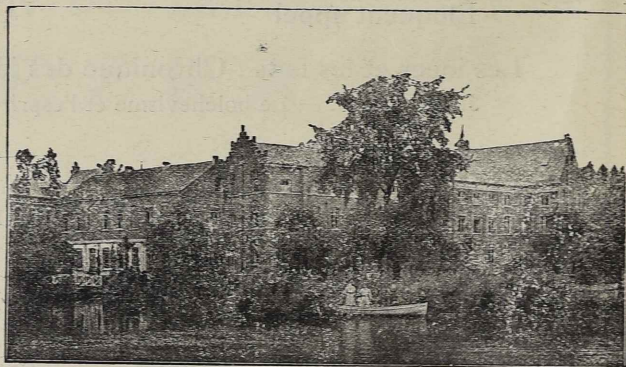
□ □ □ □ □

JULES DE WAELE

Rue Saint-Hubert
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à **HOEGAERDE (près Tirlemont)**

*au sein d'un vallon choqué par la nature
entouré d'un parc de 7 hectares*

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

La croisée des chemins

Dans son numéro du 3 octobre, le « Temps »^[1] publie ce solennel avertissement :

« Plus haut que le problème, si vital soit-il, des réparations, la question se pose de savoir si oui ou non, les alliés vont saisir la chance inespérée, la dernière peut-être, de donner la paix au monde en consentant que la Prusse soit ramenée par les Allemands eux-mêmes à ses limites naturelles et à son existence modeste ».

Ce n'est pas seulement la Belgique ; c'est la France, l'Angleterre, l'Allemagne ; c'est l'Europe et le Monde qui, dans les jours tragiques que nous vivons, se trouvent littéralement, à la croisée des chemins. D'après la solution adoptée, l'Univers peut être pour des années voire pour des siècles, « embayé » dans une direction fatale ou bien libératrice.

Devant ces redoutables conjonctures, il doit être permis à chacun d'exprimer librement sa pensée et, reprenant la locution chère à Foch, dans les moments les plus critiques, de se demander objectivement : « De quoi s'agit-il, en définitive ? »

Il s'agit de deux choses :

Etre payé.

Empêcher une nouvelle guerre.

Le paiement en espèces, par l'Allemagne, de sommes très considérables apparaît de plus en plus comme une impossibilité ; certains publicistes ont été jusqu'à prétendre qu'il n'était même pas souhaitable et ont rappelé que c'est pour éviter les conséquences redoutables de l'excès d'or en circulation, que l'Allemagne, après 1870, a constitué le trésor de Spandau, tandis que les Etats-Unis qui, en quelques années, ont absorbé quinze milliards d'or, pour n'avoir pas pris la même précaution, souffrent profondément, aujourd'hui, de la rupture d'équilibre monétaire.

Quelle serait donc la situation de la France, dit-on, si elle recevait vingt-cinq fois la somme obtenue par l'Allemagne après 1870 ?

Quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'en ordre principal, nous ne pouvons espérer être payés qu'en nature et que ces paiements, si importants que l'on veuille bien les supposer, ne suffiront jamais à rétablir notre situation financière, si nous ne pouvons, en même temps, réduire les charges militaires qui, pour la Belgique seule, s'élèvent annuellement à près d'un milliard de francs (1).^[2]

La question économique rejoint ainsi la question politique ; le problème des paiements est lié au problème de la sécurité.

Cette corrélation apparaîtra mieux encore si l'on songe à l'inquiétude qui pèse aujourd'hui encore, sur les relations économiques. Suivant la forte expression d'un écrivain français dont nous reparlerons plus loin, l'Europe ne peut guérir, même au point de vue économique, que si on tue la peur.

Or, quels sont les foyers du danger qui nous impose des primes d'assurance exagérées et paralyse l'essor des entreprises ?

Est-ce le gouvernement de Berlin ? Oui, sans doute, indirectement, mais chacun sait que le gouvernement de Berlin est le prisonnier des magnats de l'industrie allemande.

S'il est une leçon qui se dégage avec évidence des événements de 1914, c'est le caractère de plus en plus industriel de la guerre. Si l'on veut empêcher la guerre, ce sont bien moins les gouvernements que les industries de guerre qu'il faut vinculer. Ne croit-on pas qu'un homme comme Stinnes, maître du plus formidable instrument minier, industriel, commercial et maritime, campé au centre de l'Europe, sur son inépuisable monceau de charbon, tenant en mains tous les fils qui font agir les milieux politiques ou populaires allemands, est beaucoup plus dangereux et beaucoup plus puissant que ne le fut jamais le Kaiser ? Il sait comment user de l'outil qu'il a soigneusement forgé et s'en servira à son honneur.

Où se trouve cet outil de mort ? Voilà le problème de la paix ou de la guerre. La réponse s'impose : Cet outil de mort est, actuellement encore, dans la Ruhr ; il sera demain peut-être, aussi, en Russie.

I. — LE PROBLÈME DE LA RUHR.

Le problème de la Ruhr et de la Rhénanie, vient d'être traité en France, dans une brochure dont l'auteur, M. Maurice Schwob, situe

(1) Exactement 770.916.677 francs en 1922.

le danger de la même façon que nous (1). Il établit que celui qui détient la Westphalie, a besoin du Rhin, de ses bouches aussi bien que de sa source. « La Westphalie engendre l'ambition du Rhin qui mène à l'ambition du monde. »

Comment parer à ce danger ?

En annexant ces territoires à la France ? M. Schwob repousse absolument cette solution et montre en termes presque identiques à ceux employés par nous, dans un ouvrage récent (2), que, pour la paix du monde, le Rhin ne doit être ni allemand ni français.

Citons ce passage qui est la meilleure réponse aux reproches d'impérialisme formulés à l'égard de la France, dans certains milieux :

« Tenant en mains le commerce du métal de Lorraine et de Westphalie, et les mines de charbon de la Sarre et de la Ruhr, nous deviendriens les rois du fer et de l'acier. Contrôlant les entreprises de la *Badische Soda und Anilin Gesellschaft*, nous serions les maîtres des explosifs. Quelqu'un peut-il s'imaginer que l'Angleterre pourrait tolérer pareille hégémonie qui, à juste titre, remplirait d'angoisse toutes les nations ? »

« Plus puissants que ne le furent jamais les Allemands, nous deviendriens un plus grand danger qu'eux pour la paix publique. Quelles que soient nos bonnes intentions, nous ne pourrions pas résister — aucune collectivité humaine ne pourrait résister — à la tentation de dominer le monde ».

M. Schwob écarte également l'idée d'un petit Etat rhénan, semi-indépendant, qui serait écrasé, « sandwiché », entre ses puissants voisins.

D'après lui, le Rhin ne doit appartenir à personne. Ce qui eût paru jadis utopique, lui paraît réalisable depuis la fondation de la Société des Nations. Celle-ci a été, jusqu'à présent, une âme sans corps ; elle n'aura d'existence effective que si elle est incarnée. Le corps qui doit l'animer et constituer notre sauvegarde à tous, c'est la région du Rhin qui, lui fournira en propre, la base d'une organisation financière et militaire. Au lieu de l'appartement garni de Genève, ce sera une maison complète. Pour que la Société des Nations rende les services que l'on peut en espérer, il faut la placer dans la zone la plus menacée et lui donner la clef de l'industrie de la guerre.

« Faisons du Rhin et de la Ruhr, écrit M. Schwob, la propriété d'une société coopérative. Seule, l'installation de la Société des Nations dans l'ancienne patrie de Charlemagne, peut écarter des peuples, l'idée de ressusciter son empire. Autour d'une libre Rhénanie et d'une libre Ruhr, de fraternelles conventions grouperont une libre Belgique, une libre Suisse, une libre Hollande. D'autres suivront. Peu à peu, l'idée des Etats-Unis d'Europe gagnera du terrain. »

* * *

Les avantages que M. Schwob espère de sa solution, sont aisés à entrevoir.

C'est tout d'abord la paix. Le jour où le foyer de la Société des Nations sera fixé à Cologne et où l'Allemagne sera obligée d'accorder à l'Angleterre, à la France, à l'Italie, à la Belgique, une large participation dans ses industries de guerre de la Westphalie — chemins de fer, mines, métallurgies, chimies, textiles — le risque de conflagration sera réduit au minimum aussi bien de son côté que du côté de la France.

M. Schwob établit ce dernier point avec une objectivité à laquelle il faut rendre hommage.

Si les industries de la Lorraine étaient obligées d'acheter leur char-

(1) *Une Rhéno Westphalie Indépendante*, troisième édition, Nantes 12, place du Commerce, 1923. Cet ouvrage tiré à plus de cent mille exemplaires, a été édité, à la fois, en français, en anglais, en espagnol, en italien et en allemand.

(2) *Le Rhin et le Problème d'Occident*, Paris, Plon; et Bruxelles, Dewit.

bon dans la Ruhr, au lieu de l'échanger contre leur surplus en minerai, elles ne pourraient pas vivre. Ainsi, c'est avec la célèbre *minette* de l'Est de la France, nous dit M. Schwob, que Krupp fabriquait ses canons. Peut-on admettre le maintien de cet état de choses et faut-il acculer l'industrie française devant l'alternative de fournir des armes à l'ennemi ou de rendre sa propre existence impossible, trahison d'une part, ou suicide de l'autre ? — Toute autre serait la situation si l'industrie de la Ruhr était internationalisée sous l'égide de la Société des Nations, qui disposerait des moyens appropriés pour surveiller les livraisons de minerai français à la Ruhr, comme celles du coke de la Ruhr aux industries guerrières de la France (1).

Ainsi la France serait libérée de sa dépendance à l'égard de l'industrie allemande et les risques de guerre, pour tous, diminueraient considérablement. Du même coup, la solution du problème des réparations deviendrait aisée. — M. Schwob estime que les économies que réaliserait la France, sur ses dépenses militaires, jointes à la plus-value résultant de la sécurité des affaires peuvent se chiffrer à plus de trois milliards de francs-papier, annuité qui, à 5 pour cent, représente un capital d'environ vingt milliards de marks-or à porter au crédit de l'Allemagne comme la péréquation des dettes interalliées.

Dans ces conditions, l'Allemagne ne pourrait plus prétendre que la tâche est au-dessus de ses forces.

En dehors de ces avantages généraux, communs à toutes les nations, voyons, à côté de la France, dont nous venons de parler, les avantages particuliers à attendre pour les différents pays.

Un grand métallurgiste anglais, M. Ritchie, affirmait dans une lettre publiée récemment, que, d'après ses collègues comme lui, la cause la plus grave du malaise régnant dans le commerce mondial, résidait dans le « *dumping* » pratiqué par les industriels de la Ruhr. La Grande-Bretagne aurait un très puissant intérêt à pouvoir contrôler cette concurrence désastreuse et malhonnête et à faire, au contraire, de la Ruhr, sous le contrôle de la Société des Nations, appliquant les règles du Bureau international du Travail, l'agent régulateur des prix mondiaux.

La Belgique se verrait libérée de l'emprise germanique pour l'hinterland d'Anvers comme la Hollande pour celui de Rotterdam.

L'Italie, esclave du charbon, recevant une part de celui de la Ruhr internationalisée, serait affranchie de toute servitude à l'égard de Londres comme de Berlin.

La Suisse, elle aussi, bénéficierait largement de la liberté du Rhin.

Quant aux habitants de la Ruhr et de la Rhénanie, on peut être assuré, pense M. Schwob, que la perspective de bénéficier des privilèges de « citoyens internationaux », leur ferait sacrifier très volontiers la qualité de citoyens prussiens.

* * *

La solution préconisée est séduisante. Est-elle à l'abri de toute critique ? Nous ne le pensons point.

Une objection se présente immédiatement à l'esprit. Il est inexact que la Rhénanie doive n'appartenir à personne ; la Rhénanie appartient aux Rhénans et, plus que jamais, ils prétendent en avoir la libre disposition. La thèse de M. Schwob doit évidemment s'entendre en ce sens que la Rhénanie ne doit relever d'aucune grande puissance. Sous cette réserve, rien ne s'oppose à ce que les habitants de la Ruhr et de la Rhénanie, perpétuellement neutres, administrent librement leur territoire, sous l'égide de la Société des Nations domiciliée chez eux.

Autre difficulté : Pour que la Société des Nations exerce le contrôle souhaité sur les industries de la Ruhr, il faut que les Etats soient actionnaires, par son intermédiaire, de ces entreprises. Mais n'assisterait-on point, dès lors, à une dangereuse lutte d'influences au sein même du cénacle de la Paix ? — La France admettra-t-elle que dans ce contrôle, qui présente pour elle un intérêt vital, le Guatemala et la Perse, par exemple, aient le même nombre de voix qu'elle et que la Grande-Bretagne, grâce à ses Dominions, ait six voix contre une ?

M. Schwob répond à ces objections en proposant que la Société des Nations donne mandat aux seuls membres européens d'organiser un régime international sur le Rhin et dans la Ruhr. Cette solution n'écarterait point des conflits exacerbés, au contraire, par des intérêts plus directs.

D'autre part, donner à la Société des Nations un objet commercial, c'est la détourner de son but et porter atteinte à sa dignité. Enfin,

(1) M. Schwob écrit : « La Société des Nations aurait vis-à-vis d'une industrie métallurgique française trop « guerrière », des moyens d'action en lui limitant la fourniture de coke métallurgique ».

toute affaire, pour être menée à bien, exige une direction unique, ne laissant à la collectivité des actionnaires qu'un droit de vérification et de contrôle.

Ces difficultés seraient écartées si, à côté de la Société des Nations, se constituait une Société financière internationale dont seuls seraient actionnaires les Etats ayant droit aux réparations et proportionnellement à ce droit. Cette Société gérerait le portefeuille des industries de la Ruhr cédé par l'Allemagne. Les revenus seraient versés aux Etats actionnaires, déduction faite de la part réservée à la Société des Nations (1). La direction de cette compagnie et le haut contrôle politique des territoires rhénans devraient faire l'objet d'un mandat confié à un Etat ne portant ombrage à personne et ayant donné au monde, d'indéniables preuves de loyauté. Peut-être, la Belgique peut-elle revendiquer ce double titre. Victime du Droit pendant la guerre, la Belgique deviendrait la gardienne du Droit dans la paix (2).

II. — LE PROBLÈME RUSSE.

Le péril de la Ruhr et du Rhin étant écarté, la paix de l'Europe serait-elle assurée ?

Rien ne serait plus dangereux que de le croire.

Du moment où, comme nous avons tenté de l'établir, on est convaincu que c'est, aujourd'hui, avant tout l'impérialisme des industries de guerre qu'il faut surveiller, on ne peut séparer le problème allemand du problème russe.

Ne nous oublions point. La Prusse est une nation slave. Ce qu'elle perdrait à l'Ouest, en hommes comme en produits industriels, elle pourrait le retrouver demain en se tournant vers l'Est.

La Prusse et la Russie sont unies par la nature, géographiquement et économiquement. L'Allemagne absorrait, avant la guerre, 44 pour cent du commerce russe, soit près de trois milliards de francs sur un total de sept.

La Russie reconstituée procurerait à l'Allemagne non seulement les céréales, la viande, les légumes secs, les fruits, les œufs, mais les minerais de fer qui la rendrait indépendante des minerais loirains, le manganèse, le wolfram, le tungstène, le cuivre, le pétrole dont l'Empire moscovite fournissait le quart de la production mondiale et le platine dont il donnait la presque totalité (3).

On peut affirmer que si ceux qui auront le redoutable honneur de négocier une paix définitive, absorbés par le problème du Rhin, négligeaient de vinculer l'Allemagne dans ses relations avec la Russie, ils encourraient devant leur pays et devant l'Histoire, la plus redoutable responsabilité. Pour garantir la sécurité du monde ils, n'auraient élevé qu'un nouveau rempart de papier !

* * *

Pourrait-on contrôler les rapports économiques de l'Allemagne avec la Russie, tout en assurant la reprise des échanges internationaux en dépit de la barrière des changes ?

Ramené à son fondement, le problème économique, tel qu'il se présente aujourd'hui, peut se résumer de la façon suivante :

Certains pays ne peuvent vendre parce que leur change est trop élevé, d'autres ne peuvent acheter parce que leur change est trop bas.

Résultats :

1° Deux millions de chômeurs en Angleterre ;

2° Quinze millions d'hommes mourant de faim en Russie, alors que la production mondiale marque un excédant de cinquante millions de quintaux de blé et vingt millions de quintaux de seigle en 1921 ;

3° Stagnation générale des affaires.

Ces constatations étant faites, avant de chercher si une solution est possible et dans quelle voie, il faut préciser les données essentielles du problème.

(1) On sait qu'avant d'être nommé ministre, lord Robert Cecil a préconisé l'internationalisation de la vallée du Rhin, sous la sauvegarde de la Société des Nations. De son côté, M. Poincaré, dans les Instructions envoyées à Londres, les 10 et 12 juin 1923 (Pièces 23 et 25 du Livre jaune français), a préconisé la création de Sociétés interalliées pour exploiter les chemins de fer rhénans et certains charbonnages de la Ruhr.

(2) Pour ces détails, voir une série d'études parues en 1919, dans le *Correspondant*, sous le titre : *La préparation de la lutte économique par l'Allemagne*.

(3) M. Schwob a suggéré cette solution dans un article récent.

I) Ni la France ni la Belgique ne peuvent renoncer aux réparations dues par l'Allemagne, sous peine d'aller au-devant d'une banqueroute certaine.

II) Avec le change actuel, il ne paraît pas possible que l'Allemagne s'exécute.

Pour l'année 1922, seule, elle devait verser 1.450 millions de marks or, soit plus de 100 milliards de marks papier. La dépréciation de son change empêche, à la fois l'Allemagne de payer ses dettes et d'acheter au dehors.

III) Le change allemand ne peut être relevé que par les exportations et celles-ci devraient atteindre un total de 132 milliards de marks or, en sus des exportations normales, pour permettre à l'Allemagne d'exécuter complètement ses engagements.

IV) Sous peine d'être submergées elles-mêmes, les nations occidentales ont tout intérêt à diriger une large part de ces exportations vers la Russie, qui seule, une fois restaurée, pourra les absorber, mais nul ne peut accepter de livrer la Russie à l'Allemagne et il est de l'intérêt de l'Allemagne de comprendre que, jamais, cette situation ne serait tolérée par l'Europe.

V) Dans l'évolution économique, le commerce précède toujours l'industrie. On n'imaginerait pas de créer des industries au fond de la brousse africaine, mais on y fait du commerce par le troc. La raison de cet état de choses est facile à discerner : *qui dit industrie, dit immobilisation importante de capitaux et, par conséquent, nécessité de garanties de la propriété privée, etc. Qui dit commerce, dit échanges qui s'arrêtent automatiquement en cas de manquements contractuels.* Le problème russe doit être envisagé comme un problème de colonisation. La reprise du commerce doit y précéder la restauration de l'industrie.

Ces points étant considérés comme acquis, cherchons quelles seraient les répercussions d'une solution inspirée des principes suivants :

1° Création d'une Société internationale d'achat et de ventes pour la Russie, société dont seuls, les Etats seraient actionnaires dans des proportions à déterminer ;

2° Octroi à cette Société d'un monopole d'achat et de vente pour la Russie, concédé par tous les Etats actionnaires passibles de représailles économiques immédiates en cas d'infraction à l'engagement pris de passer par la Société pour toute tractation avec la Russie.

3° Répartition des achats à faire par la Société dans l'Europe centrale et occidentale, non pas d'après les prix mais autant que possible proportionnellement à la part de capital souscrite.

4° Fixation des prix de ventes à la Russie à un taux moyen compensant les pertes subies par les achats en pays à change élevé par les bénéfices réalisés sur les achats en pays à change déprécié.

5° Ventes à la Russie soit contre étalon-or, soit contre étalon-marchandises par un système de troc, au moyen d'échelles de valeurs d'« index-numbers », indiquant, sans tenir compte du change, la valeur d'échange des marchandises à recevoir et de celles à céder.

Les détails qui précèdent suffisent à faire saisir la portée du projet envisagé ; un exemple basé sur des chiffres fantaisistes en montrera l'application pratique.

Supposons que la Société internationale, établie à Bruxelles, reçoive une commande de 100.000 tonnes de rails pour la Russie et que, payée en francs belges, la tonne d'acier vaille 1.000 francs en Angleterre et 500 francs en Allemagne.

Supposons que, dans le même moment, la tonne de céréales vaille, en francs belges, 100 francs à Londres et 50 francs à Berlin.

La Société achète cinquante mille tonnes de rails en Angleterre qui lui coûtent $50.000 \times 1.000 = 50.000.000$ francs et cinquante mille tonnes de rails en Allemagne, qui lui coûtent $50.000 \times 500 = 25.000.000$ francs, soit une dépense totale de 75.000.000 franc est un prix moyen à la tonne de 750 francs.

La Russie ne pouvant payer en or, propose un troc contre des céréales. Pour évaluer celles-ci, on recourt au même procédé de façon à établir un prix moyen entre Londres et Berlin, soit 75 frs à la tonne, en ajoutant un coefficient de sécurité de 10 pour cent, pour être sûr de pouvoir écouler la marchandise à Londres, d'une part, à Berlin, de l'autre. On ajoute, d'autre part, sur l'acier et sur les céréales une commission de 5 pour cent pour frais généraux.

La tonne d'acier sera vendue à la Russie $750 + 5\% = 787,50$ francs, et la tonne de céréales sera achetée à la Russie à 70,87 francs.

La Société demandera donc en chiffres ronds, à la Russie, en paiement des 100.000 tonnes de rails, 800.000 tonnes de céréales dont 400.000 seront revendues en Angleterre et 400.000 en Allemagne.

Il n'est pas nécessaire d'insister longuement sur les conséquences directes et indirectes qu'aurait semblable solution si elle pouvait aboutir :

1° Contrôle permanent des relations économiques de l'Allemagne avec la Russie ;

2° Relèvement du change allemand pour le grand avantage de ses créanciers comme de ses clients industriels.

Il n'est pas sans intérêt de signaler que l'idée première de notre projet nous a été suggérée par une étude de M. Félix Deutsch, Directeur général de l'*Allgemeine Electricität Gesellschaft*.

3° Équilibre progressif de tous les changes par un effet assimilable, dans l'ordre économique, à celui du phénomène des vases communicants en physique ;

4° Répartition équitable des commandes pour la Russie entre tous les pays indépendamment de leur change, et essor industriel résultant des besoins immenses d'un peuple de trois cents millions d'habitants ;

5° Relèvement rapide de la Russie par la coopération de tous les peuples ;

6° Rapprochement de tous les pays unis dans une grande œuvre de paix, qui leur ferait sentir constamment une solidarité économique de plus en plus profonde.

Pour atteindre son but, la Société devrait avoir son siège central :

1° Dans un petit pays inspirant une confiance générale ;

2° Dans un pays à change moyen ;

3° Dans un pays dont la situation centrale permettrait les communications rapides dans toutes les directions.

Cette triple considération paraît devoir porter le choix sur la Belgique qui a donné d'indéniables témoignages de sa droiture, qui a un change mitoyen entre la livre et le mark, et qui, suivant l'expression de M. Theunis, dans son discours inaugural de la Conférence de Gènes, constitue le « centre nerveux » de l'Europe.

La Belgique possède le Code Napoléon commun à tous les peuples latins.

Établie suivant cette législation, la Société offrirait, en cas de contestation, une base fixe d'interprétation. Elle pourrait être formée au capital de cent millions de francs belges, soit environ 1.000.000 de livres.

* * *

Nous ne nous dissimulons point que la solution proposée soulève de nombreuses difficultés d'application. Nous croyons qu'aucune n'est insoluble et que, d'autre part, il est indispensable de s'inspirer des principes exposés, si l'on veut, tout à la fois, assurer la reprise des relations normales entre pays à change élevé et déprécié et, d'autre part, mettre le monde à l'abri de nouvelles conflagrations.

C'est dans la pensée d'apporter une contribution, si modeste soit-elle, à cette grande œuvre de paix, que les pages qui précèdent ont été écrites.

Comte R. DE BRIEY.



Commémoration ⁽¹⁾

J'ai vécu huit années de mon enfance près d'un vieux mur croulant couvert de lierre ; il fut l'indulgent témoin de nos turbulences et le confident de nos premiers rêves. C'était notre part de romantisme. Ce vieux mur est apparemment dans le Petit Séminaire de Saint-Trond, la seule survivance de l'antique abbaye de Saint-Trudon.

Placé aux confins du Limbourg, le Petit Séminaire de Saint-Trond, à raison de sa situation et parce que à côté de ses classes

(1) A l'occasion de l'inauguration, le 15 octobre, du monument érigé au souvenir des anciens élèves du Petit Séminaire de Saint-Trond, morts pour la Patrie.

d'humanités, sa faculté de philosophie était obligatoire pour tous ceux qui, dans le diocèse bilingue de Liège, se destinaient à la prêtrise, formait — pour emprunter un mot à Edmond Picard — une façon de « syncrétisme » éducatif des deux éléments ethniques de notre nationalité. Flamands et Wallons s'y coudoyaient avec une cordialité sans arrière-pensées ; et avant de se lier d'amitié, ils n'exigeaient pas l'un de l'autre un certificat d'état-civil. Heureux temps !...

Dans cette grande maison d'instruction, j'ai connu deux Directeurs qui laisseront une trace marquante dans les annales de la vie catholique de Belgique : Monseigneur de Groutars, mort professeur à l'Université de Louvain et Monseigneur Rutten, le vénérable Evêque actuel de Liège.

Monseigneur de Groutars, par ses allures comme par la manière dont il exerçait son autorité, donnait assez bien l'impression d'un prélat de l'ancien régime. Il y avait du féodal en lui et l'exercice de son don de commandement n'admettait aucune réplique. Tout au plus sa rigueur avait-elle quelques distractions, quand, helléniste passionné, un vers d'Homère, une apostrophe de Sophocle ou une période de Saint Jean Chrysostome lui « chantaient » davantage que nos gamineries d'écoliers.

Monseigneur Rutten n'avait pas de ces distractions. C'était un maître attentif et sévère, le gardien inflexible des disciplines. Une flamme d'apostolat brûlait en lui, dont, par des allocutions journalières, il nous communiquait la contagion. C'était à l'époque de la guerrescolaire. Auteur d'un remarquable traité d'apologétique, qui nous servait de livre de classe, Monseigneur Rutten fut pris à partie, en plein Parlement, par Jules Bara, alors Ministre de la Justice. Notre Directeur n'était pas homme à subir, sans réaction, les gouailleries agressives et sceptiques du vieux gamin doctrinaire. Entre le prélat et l'homme d'État s'engagea une polémique dont le caractère vivant et alerte faisait notre joie.

Le corps professoral du Séminaire comprenait des hommes de valeur diverse mais d'un égal dévouement. Deux de ces maîtres exercèrent une emprise profonde sur les générations qui s'assirent au pied de leurs chaires. C'étaient l'abbé Wadeux, professeur de Rhétorique, mort prématurément, et l'abbé Bolly, qui est aujourd'hui le curé d'une importante paroisse de Liège. Esprits de haute culture et d'une curiosité toujours en éveil, ils imprimaient à leur enseignement un cachet personnel qui soutenait l'attention et provoquait la ferveur. Des commentaires lumineux et enthousiastes donnaient comme une vie nouvelle aux chefs-d'œuvre classiques et dégageaient ce qu'ils contiennent d'éternité et partant de modernité, grâce à d'ingénieux et imprévus parallèles avec les chefs-d'œuvre contemporains : *Le Cid* comparé à *Hernani*, *l'Oraison funèbre* de Condé confrontée avec *l'Oraison funèbre* du Général Lamoricière par Dupanloup, et ces admirables leçons de lyrisme englobant les hymnes liturgiques, les chœurs d'*Athalie* et *L'Espoir en Dieu* de Musset... Quelles fêtes pour nos sensibilités juvéniles ; par delà les années, j'en garde un souvenir ému et reconnaissant, car je dois à ces premières et fascinantes impressions ce que je considère comme la « meilleure part » de la vie : la fidélité au culte de la Beauté !

* * *

Le martyrologe des anciens élèves du Petit Séminaire de Saint-Trond morts au service de la Belgique est aussi long que glorieux : soldats tombés dans les tranchées, prêtres massacrés par l'ennemi ; civils fusillés pour espionnage patriotique ! Dans cette funèbre liste d'honneur, deux noms re-

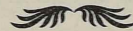
tiennent mon souvenir attendri : le nom de ce charmant Frans Janssen, compagnon d'une si fine élégance spirituelle qui ensevelit volontairement des dons de choix dans l'humble déservance d'une cure de campagne et qui fut assassiné au seuil de son église, les deux bras étendus en geste de protection devant son peuple — et le nom de cet autre camarade aimé, Auguste Javaux, marqué dès son enfance du signe de la prédestination artistique et qui, espion pour son pays, offrit allégrement aux balles allemandes, un front tout bruisant de beaux rêves et de grands projets.

Frans Janssen était un enfant de Campine ; Auguste Javaux était un pur Wallon de Liège... Ainsi sur la liste des sacrifices qui va être inscrite sur les murs de l'église du Petit Séminaire de Saint-Trond les noms des Wallons et les noms des Flamands s'entremêlent fraternellement... Admirable commentaire de leur holocauste commun et impérieuse leçon pour ceux qui leur survivent : tous sont morts pour que la Belgique vive — et demeure une !...

* * *

Reprenant, dans quelques jours, ma route lointaine, j'aurai le regret de ne pouvoir être là, quand le Petit Séminaire de Saint-Trond honorerà ses morts. Du moins ai-je voulu que ma plume — qui doit le peu qu'elle vaut à la vieille maison qui abrita mon enfance — s'associe à un hommage destiné à rendre plus éclatant et plus visible le lien spirituel qui nous attache à des héros — nos amis et nos compagnons.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



Petit essai sur la mentalité russe par un Occidental catholique (1)

J'en arrive à la pratique des sacrements. Comme je ne puis songer à être complet, je ne m'attacherai qu'aux caractéristiques les plus saillantes. C'est dans la pratique des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie que je les prends surtout.

La confession est beaucoup moins fréquente que chez les catholiques ; elle n'occupe pas la place de choix qu'elle a chez nous. Pas de confessionnaires dans les églises russes (pas de bancs, ni de chaises non plus, d'ailleurs) : quand on s'y agenouille, c'est sur les dalles et l'agenouillement y est souvent une prosternation pleine de soupirs et de larmes, le front battant la pierre. On se confesse dans un coin de l'église debout. La confession est moins précise, moins fouillée que la nôtre. Le Russe ignore nos examens de conscience de casuistes raffinés.

L'Eucharistie aussi est beaucoup moins fréquentée. La grande majorité des fidèles ne communit qu'à Pâques. Très peu de Russes y manquent. Les fonctionnaires y étaient même légalement tenus, mais cette obligation s'était beaucoup relâchée dans les derniers temps. Néanmoins, elle subsistait dans tous les établissements d'instruction publique pour les élèves.

Les russes se préparent à la communion pascale par le « Grand Carême » (l'année liturgique en compte quatre : avant Noël, avant Pâques, avant la fête des Apôtres Pierre et Paul, avant l'Assomption). Cette préparation a quelque chose de solennel et de très rigoureux. Elle est pour purifier d'une manière exceptionnelle, car l'Église russe considère qu'on ne peut s'approcher de Dieu que dans un grand état de pureté, impossible, pour la plupart, à réaliser en permanence. Aussi la communion fréquente apparaît-elle à beaucoup de russes comme une sorte de profanation. Je me souviens de cette servante s'exclamant devant moi, avec un étonnement profond et une non moins profonde indignation, en apprenant de la bouche d'une con-

(1) Voir la *Revue catholique des Idées et des Faits*, du 8 avril, du 5 mai, du 7 juillet, du 7 et du 21 septembre 1923.

sœur polonaise que beaucoup de catholiques communient journellement : « Mais, c'est donc comme des cochons qu'on communie, chez vous !... Tous les jours !... Avec vos péchés !... » (*Sic*). Cette pauvre fille, comme beaucoup de ses semblables, vivait en concubinage, et elle n'y mettait bon ordre que juste ce qu'il fallait de temps pour procéder décemment à ses dévotions pascales. Après, elle retournait à son vomissement, immanquablement. Mais l'idée qu'elle et ses compatriotes se font de la Majesté divine et de l'Eucharistie domine tout, y compris les plus lamentables illogismes de conduite.

Le carême russe est très rude. J'ai eu l'occasion de faire carême sous le même toit que des orthodoxes, entre autres qu'une vieille dame de soixante-dix ans. Nous prenions nos repas ensemble, si on peut parler de repas en ce qui la concernait. Eh bien, je n'étais pas fier et elle a dû souvent trouver que notre piété est peu exigeante ! D'un bout à l'autre, abstinence complète de viande, de lait, de beurre, de graisse, d'œufs et presque complète de poisson. Rien que du pain, de la *cacha* (bouillie de riz, de sarrasin, etc...) et du thé. On la voyait maigrir et pâlir de jour en jour. Vers la fin, elle était diaphane, elle avait le ton de l'ivoire et se tenait à peine debout. Le grand jour de la Communion venu, elle pouvait tout juste se traîner à l'église et il lui fallait des précautions de naufragé de la Méduse pour « déjeuner ». C'était à la fois admirable et navrant.

Je ne m'attarde pas aux détails des rites (communion sous les deux espèces, etc...), mais plutôt aux états d'esprit. Ce grand respect craintif pour l'Eucharistie (qui rappelle le Jansénisme), n'a pas tous les compléments de pratique que l'on pourrait croire. Là encore, le Russe apparaît illogique.

Ainsi la messe (« liturgie »), n'est entendue par les fidèles que le dimanche. C'est régulier dans les villages. (A moins que le *sviatchnik* ne s'absente, ce qui arrive, et parfois pour des motifs qui n'ont rien à voir avec la sainteté). En semaine, il n'y a pas de messe. Et l'église reste fermée les six jours. En ville, la messe est généralement quotidienne, au moins dans les grandes églises. Les visites, l'adoration du Saint-Sacrement n'existent pas. Le « salut » du soir est inconnu. Inutile, à plus forte raison, de parler d'adoration perpétuelle, nocturne, des XL heures... Et à quelle distance ne se trouve-t-on pas de nos messes aux tranchées, de nos communions du soir, au front, la gamelle expédiée, ou même de nuit, sur une passerelle, à vingt mètres de l'ennemi, comme à Boesinghe, avec un casque comme nappe d'autel, la nuit où guette la mort comme nef, et les fusées éclairantes comme cierges !... En un mot, toute la dévotion eucharistique est concentrée dans la messe, qui est toujours chantée solennellement, et qui se prolonge parfois durant plusieurs heures.

L'antinomie d'une vénération qui, normalement, semble impliquer un grand amour et d'un éloignement qui semble l'exclure, se retrouve encore dans les églises russes. Une *iconostase* (cloison supportant des icônes) sépare la nef du sanctuaire. Le prêtre se tient sur un ambon placé entre la nef — réservée aux fidèles — et l'*iconostase*, durant la partie de la messe qui précède la consécration. Pour consacrer, il franchit la « porte royale » de l'*iconostase* (qui en compte trois, celle du milieu étant réservée à l'officiant, les deux latérales aux diacres), et il disparaît jusqu'à la fin de l'office aux yeux des fidèles. Ici, aussi, donc, Dieu dans « le saint des saints » et les fidèles dehors. L'*iconostase* est dans la messe ce que la rareté de l'acte et le carême exténuant qui précède sont dans la communion. Pas de contacts, ou des contacts rares et comme médiats. Ce n'est pas Jésus mêlé à la foule qui effrange son manteau. C'est le Christ du Thabor, fulgurant dans une gloire éblouissante, hiératique, intangible. C'est, *Issouss Kristos* sur fond d'or byzantin.

Il y a une chose, cependant, qui compense ce *noli me tangere* si contraire au cœur. C'est le gémissement russe. Jésus est loin, caché, comme retranché dans sa gloire et sa terribilité. Mais l'âme russe sait se faire d'autant plus humble qu'il est saint, s'abaisser qu'il est haut, et d'autant plus hausser la voix de sa prière qu'elle part de plus bas. L'admirable peuple à la prière ! L'admirable sentiment du néant et de l'indignité de l'homme racheté ! L'admirable humilité ! L'admirable absence de respect humain ! Y en a-t-il un autre pour donner comme lui la sensation brûlante de la Piété totale, celle où ce n'est pas seulement un petit individu privé, personnel, laïc qui prie avec effacement devant le Trône formidable de la Sainte Trinité, mais, à la fois, l'individu, la famille, la nation, l'Etat, tout l'homme, en pied, sans autre honte que celle de ses péchés !

* * *

L'Église russe communie les petits enfants, à peine baptisés et elle les communie fréquemment. L'âme des enfants est sainte. Elle les confirme après qu'elle les a baptisés.

Pour le mariage, le divorce est admis en cas d'adultère ; l'époux innocent peut contracter une nouvelle union, ce qui est interdit au coupable. Cette disposition explique peut-être — en partie, au moins — la fréquence du concubinage en Russie, le mariage n'y ayant pas ce caractère d'infrangibilité qu'il a pour les hommes religieux de chez nous.

Les prêtres doivent se marier avant l'ordination. Mais, chose étrange, s'il arrive qu'ils deviennent veufs, il ne leur est pas permis de se remarier. Ils doivent entrer au couvent, et, quand ils sont assez jeunes et assez doués, à l'Académie ecclésiastique, où ils reçoivent une instruction supérieure, qui les achemine vers le professorat. En général, les Russes considèrent le mariage des prêtres comme une nécessité (bien que le célibat existe pour les moines et pour les évêques, qui sont toujours pris parmi les moines). J'ai entendu des Russes pieux me dire : « Mais il est impossible qu'un prêtre ne soit pas marié ! » Cette opinion qui repose sur la conviction qu'il est impossible à l'homme de triompher de ses passions (même Dieu et l'honneur aidant), est bien russe. Elle l'est parce qu'en effet, triompher de soi-même n'est pas le fort de cet apathique, surtout en ce qui concerne les passions charnelles, devant lesquelles il est particulièrement désarmé. Elle l'est encore parce qu'illogique : d'abord le clergé noir (les moines) et les évêques vivent dans le célibat ; ensuite cet ascète redoutable, effrayant dans le jeûne, devrait pourtant bien savoir ce que peut la volonté humaine. Il est vrai que son attachement à l'usage du jeûne a peut-être plus le caractère d'une passion que celui d'un acte de volonté ascétique. Il s'y mêle je ne sais quel douteux esprit de fanatisme et de superstition. Et d'ailleurs, les jeûnes rigoureux ne sont pas le fait de tous, loin s'en faut.

* * *

Si nous essayons maintenant de grouper les traits discernés pour en composer une physionomie générale, voici à peu près ce que nous obtenons : un chrétien sans orgueil, sans envie, sans colère, si ce n'est une colère rare et par à-coups, mais alors terrible ; un chrétien sans avarice. C'est l'absence (relative, bien entendu) de ces « péchés capitaux » qui rend le commerce du Russe si agréable, (je parle d'une manière très générale), si reposante, en comparaison des durs contacts d'occident, où la vie est empoisonnée par une universelle rage de dominer, de dépasser en fortune et en honneurs un voisin qu'on envie et qu'on hait. La plaie de nos pays industriels, mercantiles, rationalistes et sportifs, c'est d'avoir fait de l'homme un loup pour l'homme ; c'est le non-amour.

Par contre, ce chrétien pèche ordinairement par paresse, par gourmandise (bien que le moujik soit très sobre, à l'ordinaire ; mais de quelle orgie d'alcool n'est-il pas capable !...) et il pèche par luxure, ce qui s'explique, dans une certaine mesure, par le climat, la promiscuité et l'oisiveté.

Tout le côté réflexe, si développé dans notre dévotion occidentale, est pour ainsi dire absent de la dévotion russe. On a vu ce qu'est la pratique du sacrement de pénitence. Là-bas, pas de prédications (ou à peine et c'est une innovation), pas de paroissiens des fidèles, pas de publications sur la vie ascétique et mystique, pas de « directeurs », pas de retraites, de confréries, de tiers-ordres, pas de chapelains ni de médailles. Rien que la « liturgie », l'Évangile, et, en nombre illimité, les icônes, les signes de croix, les prosternations et les soupirs. Et relevons une fois de plus l'étonnante uniformité russe : un monachisme, pas d'ordres religieux ; un seul « esprit », pas de variétés spirituelles (1).

Cette uniformité, cette immobilité qu'il ne suffirait pas d'expliquer par le seul tempérament, où il y a aussi quelque chose de funèbre qui vient du schisme et de l'irrésistible main de fer des tsars, cette uniformité et cette immobilité s'expliquent encore, s'expliquent surtout, peut-être, par l'esprit conservateur du peuple russe. Il y a, à cet esprit, lui-même, plusieurs explications. Je relève celle-ci, qui se tire de l'histoire de l'orthodoxie : l'église orientale aime parfois à s'appeler « l'église des sept conciles œcuméniques », pour marquer ce qui la sépare de l'église romaine, coupable à ses yeux d'additions hérétiques anticononiques au dogme, au culte et à la discipline, une fois pour

(1) L'indifférence des intellectuels russes pour les questions religieuses est complète à quelques exceptions près.

toutes fixés par les sept premiers conciles. Du moment où l'on décrète qu'il n'y a de légitime et de vrai que ce que le Concile oecuménique a défini, et que, par le schisme où l'on s'enferme, on déclare désormais ce concile impossible, on est forcément amené à vivre les yeux tournés vers le passé, à arrêter le développement du dogme et le grand travail d'exégèse théologique, qui est pourtant une activité vitale dans l'Église, à la date du dernier concile. A partir de ce moment, Vérité et passé s'identifient.

Il y a plus. Comme toute vérité est universelle de sa nature et de ce fait, réclame une interprétation, une accommodation pour s'adapter à l'actuel et au vivant particulier, si l'on se refuse et si l'on refuse à quiconque le pouvoir d'interpréter le dépôt de la Révélation, autrement dit de tirer d'une vérité ancienne une solution nouvelle qui convienne au moment présent (*vetera novis augere*), par là même on se condamne à une immobilité hiératique. La lettre a tué l'esprit. La Vérité n'est plus qu'un cadavre somptueusement embaumé. C'est pourquoi la religion russe sent le cadavre. Sur toute la Russie, d'ailleurs (car ce figement, ce néfaste esprit conservateur a envahi tous les domaines, et c'est même, dans l'ordre politique, ce qui a tué toutes les tentatives de libéralisme faites par les Tsars), sur toute la Russie règne un subtil air de mort.

Il ne faudrait pourtant pas comprendre dans une condamnation trop sommaire ce qui, dans le hiératisme de l'Église russe, est une participation respectable au hiératisme oriental. A celui-ci aussi, « on attribue communément une essentielle immobilité ». Mais « c'est là sans doute une indication, par excès, du reflet de l'immobilité et de la Majesté divines que porte le Sacerdoce ; ou encore un sentiment né de la cessation de l'appareil sanglant et animal du Sacrifice mosaïque, et de l'infinie dignité de la nouvelle et unique Victime. C'est par là que l'opulente rigidité de l'art des Byzantins se justifie et nous touche » (1). Dans ce pays d'autocratie, l'idée de Majesté est comme innée au cœur des fidèles.

* * *

Ce qui apparaissait le plus comme fait de main d'homme, dans la religion des Russes, c'était d'être une religion d'Etat, une foi plus ou moins imposée. Cela portait à croire que ce christianisme généralisé n'était que de commande. Et, de fait, dans la mesure où il leur était encore nécessaire de garder les formes, il en était ainsi pour un grand nombre d'intellectuels au service de l'Etat. Pourtant, ici aussi, il faudrait se garder d'une vue trop sommaire. S'il y a une chose qui soit étrangère à la mentalité russe, c'est le laïcisme, la séparation de l'Église et de l'Etat, la Religion affaire privée et de conscience. Ce sont là des crimes occidentaux, l'œuvre de catholiques rénégats à qui leur vieil instinct théologique ne sert plus qu'à mieux savoir où diriger les coups qui tuent. S'il y a une chose que les Russes ont dans le sang, c'est le bien sentiment de la Maternité et de la Suzeraineté de l'Église, au moins dans la mesure où peuvent l'avoir les sujets d'un autocrate qui a mis la main sur l'administration de l'Église et tient celle-ci asservie à son autorité. Cependant, si l'élite découvre, plus ou moins clairement, cette main-mise et cet asservissement, le peuple, lui, ne le peut pas. Le Tsar lui apparaissait vraiment pour ce qu'il se donnait : le premier fidèle, le Protecteur auguste de l'Église et le défenseur de l'Orthodoxie, le grand « évêque du dehors ». Le peuple se sent véritablement dans l'Église. Il est au dehors du conflit théologique. Sa bonne foi est certaine.

Sa Foi aussi. Un homme du peuple vraiment incroyant, en Russie, est, je crois bien, impossible à trouver. Ce n'est pourtant pas par un vivant « esprit de foi » que les russes se distinguent, ni par l'Espérance, qui implique quelque chose d'indomptable, qui ne renonce pas. « Quand même il me tuerait, je croisais encore en lui », dit le Psaume. Le Russe est bien trop fataliste, trop indolent, trop passif pour briller de cette manière. Il se rattrape sur la Charité.

Il faut se rappeler que c'est elle « la plus grande des trois », et que c'est elle qui donne au christianisme sa plus haute note spécifique. C'est ce qu'on perd facilement de vue dans notre Occident cérébral et affairé, où l'on a une tendance marquée à croire, tout au moins à agir comme si on croyait que le travail intellectuel et les œuvres sociales dispensent de l'Amour, l'écorce extérieure du contenu substantiel. Notre pinte est vers « l'hérésie des œuvres ». Rien de pareil chez le Russe, en qui abonde un riche sentiment. N'en analysons pas

trop rigoureusement la qualité ni l'inspiration. Ne lui demandons pas trop d'être purement surnaturel. A défaut de charité pure, il est déjà très consolant de trouver en lui une vraie bonté (elle est si rare !), un sincère esprit de fraternité humaine (dans notre monde de fer), et de pouvoir y découvrir au moins une très belle, une très rare, une très précieuse *prédisposition* à la divine folie de la Croix.

La constitution sociale de la Russie dans tous ses modes, patriarcale, communautaire, autocratique, dans la famille, dans le *mir*, dans l'empire, a déjà quelque chose d'ecclésiastique (*ecclesia*, assemblée) et comme de naturellement chrétien. Pour le Russe communautaire, le *prochain* est, moralement, une réalité beaucoup plus existante que pour l'occidental, individualiste sectaire et grincheux, qui a, avant tout, du prochain, une conception juridique et contentieuse ; il n'y a pas d'heure que ses Droits de l'Homme ne lui remonte à la gorge.

Cet élément exquis de fraternité est très sensible dans l'hospitalité russe, et dans l'intensité de la vie de famille et de société. On sait que le « café », exalté par Stendhal (2) comme un endroit infiniment propice aux relations sociales (mais ce célibataire au cœur sec et sans cesse itinérant était mal qualifié pour en juger), n'existe radicalement pas en Russie. Là-bas, on ne conçoit les relations que *dōna* (*at home*), autour du samovar. Qui dira toute la saveur de ces expressions intraduisibles littéralement : *itti v'gōsti*, *aller en visite*, *ouybutno*, *intime* (ce que le *gemüthlich* allemand est pour la vieille Allemagne poétique) ? Quelle richesse de poésie familière et de charme délicieux au cœur que ces heures de nuit, (le Russe arrive ordinairement en visite vers neuf ou dix heures du soir) passées à boire des verres de thé (des verres pour les hommes, des tasses pour les femmes), à grignoter des bonbons et des *zakouski* (3), à fumer des cigaretttes blondes, en devisant sans fin, en parcourant tous les sujets, du grave au doux, du plaisant au sévère, effleurant les uns, approfondissant les autres, dans une atmosphère de cordialité spontanée et de sincérité bienveillante qui détend ! Une vertu russe : la simplicité du cœur. Une qualité non moins russe : la bonhomie. Tout le chapitre de la politesse russe serait à développer, s'il est vrai que la politesse est (ou devrait être) une forme de la charité (3).

LÉOPOLD LEVAUX.



“ Le Songe ” (4)

Il y a de tout dans ce livre : du sublime, de la profonde, une acuité psychologique qui donne le vertige et enchante l'esprit ; une musique ineffable qui est parfois céleste et qui, le plus souvent, n'est qu'inférieure ; une lucidité chrétienne comme, seuls, peuvent l'avoir ceux qui ont été fervents ; des sottises à foison, des contradictions agaçantes, un orgueil abominable, une dureté plus que païenne, une passion plus qu'animale, d'amusantes superstitions ; de la mauvaise humeur de gosse original qu'on prend trop, chez lui, au sérieux ; et, brochant sur le tout, de la vraie poésie, une prose neuve qui ne doit rien à personne, sauf peut-être à Barrès et à Péguy ; on ose presque dire : du génie.

Le *Songe*, en effet, m'a rappelé les premiers livres de Barrès : le *Jardin de Bérénice* et *Un homme libre*, ces balbutiements d'enfant génial qui n'a pas encore rencontré le chemin de sa prédestination littéraire. L'ouvrage de H. de Montherlant a les mêmes qualités et les mêmes défauts que ces œuvres célèbres

(1) *Mémoires d'un touriste*.

(2) Le morceau qu'on mange après avoir bu ou en buvant de la *vodka* (eau-de-vie russe) ; les entrées.

(3) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

(4) HENRY DE MONTERLANT. *Le Songe*, roman. Paris, Grasset.

(1) R. P. CLÉRISSAC, O. P., *Le Mystère de l'Église*, p. 90. — Téquy, Paris.

où personne, d'ailleurs, ne jette plus jamais les yeux. Le public ne lit que ce qui est clair, naturel et parfait. Et c'est une des raisons pour quoi je suis bien tranquille : en dépit de tous les poisons qu'il renferme, *Le Songe* ne fera pas grand mal à qui que ce soit : il aura peu de lecteurs. Les femmes n'y comprendront rien. Les hommes pressés le fermeront sitôt qu'ouvert. Quant aux jeunes gens en quête d'un maître à sentir, ils ne choisissent pas H. de Montherlant comme ceux de la génération précédente avaient élu Maurice Barrès : Barrès, malgré sa nonchalance, affichait volontiers un tempérament de chef d'école, et il formulait une foi nationaliste et une religion de la patrie bien propres à séduire des âmes souffrant de ne plus croire à rien. Tandis que H. de Montherlant ne prend aucun soin de cacher ses plaies. Il vous a un air fatigué et anormal bien fait pour décourager l'ardeur de quiconque voudrait devenir son disciple. Et puis, il se dit catholique (1), ce qui suffira à rebuter ceux qui ne le sont pas. Et comme son christianisme est de si mauvais aloi qu'aucun catholique ne lui fera confiance, il y a gros à parier qu'il restera seul, qu'il ne fera pas école. Et c'est très bien ainsi.

Le Songe est un roman, s'il faut en croire la couverture. Mais, aujourd'hui, on appelle volontiers roman tout ouvrage de l'esprit dès là qu'il n'est point un manuel de T. S. F. ou un recueil de vers. C'est un livre de guerre. Les non-combattants feront bien, toutefois, de ne pas s'en remettre à H. de Montherlant ou à Alban de Bricoule pour se donner une image véritable, ni surtout complète, de ce que fut la guerre française. Ils sont tous deux aussi mauvais historiens que possible. *Le Songe* est plutôt le journal d'Alban de Bricoule ; c'est le journal d'une âme. D'une âme catholique, assure H. de Montherlant dans le n° de mai de la *Nouvelle Revue Française*. Et il a mis, à la défense, un zèle amer qui donne à croire qu'en faisant l'apologie de son héros, ce sont ses conceptions personnelles qu'il a tâché de justifier. Il nous faudra bien déclarer franchement ce que vaut ce héros et ce que valent les propos de l'auteur qui a pris imprudemment sa défense.

Donc, Alban de Bricoule est, comme son nom et, plus encore, son prénom l'indiquent, issu de vieille noblesse française et il passe pour pratiquer la religion catholique. Quand éclate la guerre, il s'abstient d'y participer de trop près, sous un prétexte honorable et satisfaisant. Un taureau espagnol, contre lequel il s'est battu, en 1914, dans une *becerrada*, lui a enfoncé sa corne dans le bas-ventre. Quand, en 1916, il médite de quitter la clinique où il termine sa guérison et de partir pour le front, soudain, il gagne l'appendicite, ce qui, de nouveau, nécessite une opération, une convalescence, un repos, etc. Tout cela demande du temps. Finalement, notre jeune homme s'ennuie dans le « service auxiliaire » où il a un peu l'air d'être embusqué, et il va se battre. Il n'en fait, sous le rapport de l'héroïsme, ni plus ni moins qu'un autre ; et, sauf une fois où il s'est défilé pour des motifs évidemment sublimes, on peut voir en lui un bon soldat français. Son temps est d'ailleurs fort pris par l'inconduite et par l'analyse minutieuse qu'il ne cesse de faire de ses moindres gestes. En voilà un qui n'oublie pas de se rendre justice et de s'excuser toujours !

Nous avons vu qu'Alban était catholique. Lui-même se proclame tel devant ses camarades et devant sa propre conscience. En fait, il se conduit en Turc pour ne pas dire en chien. Il est cruel pour les chats qu'il tue à force de les battre et envers les hommes qu'il achève quand ils sont blessés.

Un jour, il soufflette un prêtre qui, sans doute, ne l'avait pas gobé comme il aurait convenu. Son orgueil est immense ; il se prend tout simplement pour un surhomme qui ne doit de soumission à aucune loi, ni humaine, ni divine. « Les hommes de valeur, il ne faut en rien les contraindre, » dit-il, s'appliquant à lui-même cette recommandation. Enfin, il est une merveille ; on n'a jamais rien vu de pareil sur la terre ; si vous comprenez bien, lecteur, il y a, d'abord lui, puis Dieu, puis, les autres hommes, et enfin, les femmes et les animaux. Entre ses frères et lui, pas de commune mesure. « Ah ! Père ! prie-t-il, tu sais ma nature, et qu'il faut bien compter que je n'ai pas été fait pareil aux autres. Ne partageant presque jamais leur opinion sur les biens et les maux, sans goût pour les choses qu'ils désirent, sans crainte de celles qu'ils repoussent, comment aurais-je une vie semblable à la leur ?... Hélas ! toujours exceptionnel, sans jamais de repos, toujours contracté, sans jamais de repos... A cette heure, sans doute, dans cet allongement de la nature, ici, là, bien des êtres, pourris de sentimentalisme, appellent une pareille langueur. Viollemment, il se retranche d'eux ; voudrait crier au monde : « Ne confondez pas ! Je ne suis pas l'un d'eux !... S'il (Dieu) était mécontent, peux-tu croire qu'il ne me le ferait pas savoir par un signe ?... » Rien que cela ! Une nouvelle incarnation, une nouvelle révélation pour monsieur Alban ! Vous ne voudriez pas qu'un homme d'une pareille excellence fit ce que fait le vulgaire, ce que font, par exemple, les honnêtes gens : il pêche de toutes ses forces, contre tous les commandements, et en particulier contre le sixième. Fornication, adultère, viol : il se rend abondamment coupable de tout cela et n'en éprouve, à l'ordinaire, aucune honte. Il cultive aussi l'amitié, non pas à la manière des autres enfants d'Adam, mais à sa façon qui est cruelle et dégoûtante. Voici les reproches qu'il s'entend justement adresser par une âme amie qu'il torture à plaisir : «... Vous me voyiez dans un certain équilibre, et vous m'y contempriez sans vous demander s'il était normal, ni par quelles peines je m'y maintenais, ni si je me casserais les reins en le quittant... Vous avez construit nos relations sur le principe d'y contredire la nature, et vous avez trouvé là, avouez-le donc, votre unique plaisir, l'orgueil d'exercer votre force à maintenir inflexible à droite ce dont le cours spontané était à gauche. Et je n'ai été que le terrain d'expérience de vos recherches et de votre monstruosité. » Evidemment, pour pallier sa méchanceté, jamais les formules magnifiques ne lui font défaut : «... Une porte roulait, se fermait, qu'il avait su ouvrir sur une des avenues de la grandeur... L'attrait de lui faire un tourment montait à sa sensualité... Et c'était très bon, convenable, excellent et joyeux... Une haute bestialité rendait à l'âme son entière bienfaisance... J'ai tenté, répond-il, de faire un peu de lumière dans cette épaisseur de ténèbres qui vous est commune avec les animaux. Des siècles de culture, d'expérience, de discernement, de batin fait sur la barbarie par la raison et par la grandeur d'âme ont été nécessaires pour produire cette qualité de sentiment qu'il y a eu entre vous et moi... J'ai fait venir du fond de l'histoire et j'ai brisé contre cette robe d'immenses vaisseaux chargés de richesse et d'esprit... »

Alban de Bricoule est proprement un monstre, et je ne veux pas dire par là qu'il n'existe point. Il existe, il vit, il est pétri de christianisme et sa foi le tourmente sans répit ; il accomplit des gestes chrétiens, voire nettement superstitieux. Il fait dire des messes ; il se confesse à un prêtre qu'il suppose favorable à ses errements ; quelquefois, il ouvre son âme à la pitié. Voici même qu'il recourt au jugement de Dieu

(1) Vous trouverez son portrait dans l'*Almanach catholique* de 1922, si je ne me trompe.

comme, au moyen âge, faisaient les ignorants : quand il tonne, il va se placer sous un grand arbre qui attire la foudre, et, s'il en réchappe, il se met dans la tête que Dieu est pour lui et que le Ciel n'est point hostile à son dévergondage.

Tel est Alban de Bricoule, d'après *Le Songe*, livre entièrement consacré à raconter, étudier, analyser, disséquer et célébrer ce héros.

La critique catholique n'a pas manqué de trouver que cet Alban, tout Bricoule qu'il était, faisait un bien déplorable chrétien et que son inventeur n'aurait pas dû manquer d'appeler un semblable gaillard de son vrai nom et de réprocher ses écarts.

Or, savez-vous, lecteur, ce qui est arrivé ? H. de Montherlant s'est enfié plus que ses pires ennemis n'eussent osé l'espérer. Il s'est solidarisé avec son absurde héros, il a pris son parti dans la *Nouvelle Revue Française* et voici, en bref, avec moins de splendeur et de vague dans les termes, le discours justificatif qu'il met en la bouche d'Alban de Bricoule :

« N'oubliez pas que je suis de grande famille et que j'ai du tempérament. Retenez aussi qu'il ne me manque absolument rien. Je n'avais pas besoin de l'Église ; c'est gratuitement et librement que j'ai choisi de défendre le catholicisme dans mes livres et dans ma vie. Dieu demande peu à celui qui, comme moi, n'a pas besoin de Lui et ne Lui demande à peu près rien. Quant à refuser de donner à ma chair ce qu'elle désire, je ne le puis ni ne le veux, c'est Bricoule qui vous le dit. Je suis un type complet, moi, j'accueille le tout : l'animal, l'humain et le surnaturel. N'est-ce pas mes ancêtres, après tout, qui ont fondé et formé votre catholicisme ? Écoutez donc comment vivaient mes ancêtres. J'ouvre mes archives généalogiques : 1358, Aymon tue un écuyer qui avait fait faucher une pièce de terre appartenant à sa belle-mère ; 1405, Jehan tue un homme ; 1484, Géraud tue un chanoine qui l'avait insulté ; Claude, chanoine, rentre dans le siècle, vit avec sa bonne amie et se fait enterrer dans le même tombeau qu'elle ; Antoine, « ayant eu maille à partir avec un ecclésiastique, le pria en son hôtel et lui fit donner les écrivains ». Ces hommes étaient pourtant des chrétiens, on ne conçoit pas l'Église sans eux. Je fais comme eux et j'ai la plénitude ! »

J'ai l'honneur d'écrire dans la *Revue Catholique* ; et puisque Alban prononce des discours que H. de Montherlant publie dans la *Nouvelle Revue Française*, il me sera bien permis de traiter en confrère, avec quelque familiarité, ce personnage, et de répondre :

« Mon cher confrère Bricoule, bien que vous ne parliez pas mal, laissez-moi penser que vous bafouillez comme un gosse. Vos ancêtres n'ont rien fondé du tout, c'est Jésus qui a fondé l'Église et établi la règle des mœurs. Faisant ce que vous dites, vos nobles ancêtres étaient des brutes, des goujats ou, du moins, pécheurs ; ils n'étaient, en tout cas, pas chrétiens dans le moment qu'ils suivaient la pente de leurs instincts : c'étaient, alors, à peine des hommes. S'ils ont fondé quoi que ce soit, c'est dans le moment où ils faisaient pénitence et produisaient de la vertu. Jésus est peut-être au-dessus de vos ancêtres, il est le Fils de Dieu, et il a appelé mauvais ce que vainement vous vous obstinez à nommer bon. Ne croyez pas qu'il ait seulement parlé pour ceux dont les ancêtres plantaient des choux et fauchaient les prés. Ce n'est pas Claude de Bricoule, chanoine libertin, qui vous jugera quand le moment sera venu de peser ce que vous valez.

» Alban, cher confrère, ne vous attentez pas à une besogne où de plus doués que vous (les modernistes, par exemple) ont

échoué. Ne vous mettez point en peine de réaliser la quadrature du cercle ni d'accommoder ce que, dans ce monde, Jésus a trouvé et laissé d'inconciliable. Voici que nous sommes déjà en 1923. Vous avez mieux à faire que de construire une philosophie, une ethnique, un christianisme sur le fondement de vos chutes et de vos tentations. Quand vous tombez, faites comme tout le monde, comme les douaniers et les porteuses d'eau, comme S. Matthieu et comme la Samaritaine, comme tous ceux qui ont mis leur confiance en la miséricorde de Jésus, relevez-vous. Peut-être ne serait-il pas mauvais que vous vous mariez. Vous pourriez toujours commencer par là.

» En tout cas, ne perdez pas la foi. Ne consommez pas en vous ce grand malheur par de malsaines spéculations. Ranimez plutôt ce qui vous en reste par la contrition et l'humilité. Car, enfin, l'on a vu des types aussi épatants que vous, dans le monde, qui consentaient à s'incliner devant Jésus et à ne point lui tenir tête parce qu'ils étaient tentés !

» Je vous conseille aussi de ne plus porter aux éditeurs de mauvais livres.

» Et ceci, je vous le dis, du point de vue littéraire : retenez que, même avec du génie, l'on peut faire rire de soi. Et il est déplorable que vous employiez votre temps à des ouvrages ridicules, vous qui pourriez composer des chefs-d'œuvre que vos censeurs d'aujourd'hui seraient les premiers à applaudir. »

OMER ENGLEBERT.



Éloquent appel

Un groupe de notabilités israélites russes actuellement à l'étranger : MM. Bickermann, Lewin, Landau à Berlin ; D^r Pasmanik, ancien membre de la Douma d'Empire, à Paris ; Kopelmann aux États-Unis, etc., vient de lancer un très remarquable appel aux « *israélites de tous pays* ». Résumons-le avant de le commenter.

Il commence par cette affirmation sans ambages : « *Le mirage de la Révolution russe s'est dissipé* » (Bravo, Messieurs !). Viennent ensuite quelques précisions : « *le plus grand Etat au monde a été détruit ; le régime économique chez un peuple de cent millions d'hommes a été ruiné jusqu'au fondement ; le peuple même dégénère et meurt. Ont sombré dans une mer de sang les biens supérieurs de l'homme : religion, conscience, droit, science, expériences des siècles* ». Les Israélites russes n'ont pas moins souffert que le reste. Mais le Destin leur a réservé des épreuves spéciales. Une bonne moitié de la population juive de l'ancienne Russie fait actuellement partie des nouveaux États qui se sont formés sur les confins de l'ancien Empire. Or ces États mènent une politique ultra-nationaliste « *avec d'autant plus de zèle qu'ils sont moins sûrs de leur stabilité* ». Dès à présent, dans ces États « *particulièrement intolérants* » les Juifs sont menacés de persécutions et d'oppressions « *que n'avait pas connues la pratique russe ; et ce — avec cette circonstance très aggravante — qu'ici c'est la société elle-même qui prend l'initiative des persécutions, alors qu'en Russie c'était l'administration* » (1).

(1) On ne saurait mieux dire, et on ne saurait trop insister sur ce fait que sous l'ancien régime russe la classe intellectuelle, une partie de l'aristocratie et de la bureaucratie exceptée (une partie seulement !)

D'autre part, la participation « par trop zélée » d'Israélites à l'œuvre de destruction entreprise par les bolchéviks, a eu pour les Juifs d'autres conséquences désastreuses : « l'autorité soviétique est identifiée avec la puissance juive ; et la haine violente nourrie à l'égard des bolchéviks se transforme en haine des Israélites ». Et ce — non en Russie seule. « Tous les peuples et tous les pays sont submergés par des flots de judéophobie soulevés par la tempête qui a renversé l'Empire russe ».

Et pourtant, dit l'appel, une partie considérable, prépondérante même de la société juive, habituée pendant de longues années à attendre des bienfaits d'une révolution, hésite toujours à s'en détourner et craint toujours de perdre quelque chose au cas où celle-ci sombrerait définitivement. Les bolchéviks eux-mêmes, quoique « haïs indubitablement », sont par elle envisagés « comme un produit de la Révolution ou une de ses incarnations » ; de là — une certaine hésitation à leur égard et des affirmations dans le genre de celle-ci : « pour les Israélites, les bolchéviks sont un moindre mal ; s'ils s'en vont, la situation des Juifs sera encore plus mauvaise ».

Les signataires de l'appel, organisateurs de l'« Union patriotique des Israélites russes », sont au contraire d'avis que « pour les Juifs, comme pour tous les habitants de la Russie, le bolchévisme est le plus grand des maux possibles », et que « c'est un devoir sacré devant l'humanité, la civilisation, la Russie et le peuple israélite, que de lutter de toutes nos forces contre la domination en Russie de la fripouille mondiale ». « Une fois ce grand mal surmonté, nous trouverons en nous des forces pour combattre les difficultés nouvelles qui pourront se dresser devant nous dans une Russie libérée. » Le seul credo politique obligatoire pour les membres de l'« Union », conclut l'appel, c'est donc la lutte acharnée contre les maîtres actuels de la Russie, « en union avec tous ceux qui sont prêts au combat et en sont capables ».

* * *

L'« Union patriotique des Israélites russes » a eu raison de lancer son appel. L'antisémitisme est en effet en train de faire des conquêtes menaçantes de tous côtés. Il n'y a pas à dire : il y a trop de Juifs dans le camp des chambardeurs de la Russie. Comment ne pas s'en rendre compte soi-même ? Comment ne pas frissonner à l'idée des représailles terribles que ces dizaines de milliers de Juifs pullulant partout et plus spécialement dans l'appareil gouvernemental soviétique, menacent d'attirer un jour sur des millions d'Israélites innocents, si jamais sonne l'heure du règlement des comptes ?

Car il n'y a pas à se le cacher : les masses moujikiennes sont là, prêtes à commencer une série formidable de pogroms anti-juifs, dès que l'occasion s'en présentera. Ce n'est pas qu'elles-mêmes aient eu particulièrement à se plaindre d'Israël. Mais pogromistes par nature, elles sont toujours prêtes à se jeter dans la direction du *locus minoris resistentiae*. Naguère on a pillé et « pogromisé » chez les ci-devant propriétaires fonciers. D'autre part, on a pris à la bourgeoisie des villes tout ce qu'il y avait à prendre. Aujourd'hui la noblesse terrienne n'existe plus du tout ; donc rien à faire de ce côté ; la bourgeoisie ancienne a été remplacée par une bourgeoisie nouvelle,

produit du « Nép », de la nouvelle politique économique des Soviets instaurée par Lénine en mai 1921. Celle-là saura défendre ce qu'elle a conquis par tous les moyens ; alors rien à faire de ce côté-là non plus. Il faut donc patienter et attendre une occasion favorable qui pourra se présenter certainement si les Soviets tombent jamais. La sacro-sainte fureur populaire se tournera alors contre tous ceux qui en furent les partisans ou les soutiens réels ou supposés, et en premier lieu contre Israël sur la tête duquel, ainsi que le constate l'appel que nous venons d'analyser, de sombres nuages s'amoncellent dès à présent. Les affreux pogroms anti juifs de Petite-Russie (« Ukraine ») d'il y a trois ou quatre ans, ne seront que jeux d'enfants à côté du futur pogrom éventuel pan-russe.

Diï avertant omīna ! Puisse l'appel signé par MM. Landau, Pasmaïk et consorts contribuer à prévenir le danger ! Puisse-t-il aussi marquer un progrès décisif dans la voie d'un rapprochement utile et fécond entre les éléments israélites raisonnables et les éléments pondérés et modérés du parti monarchiste russe ! Jusqu'à présent, bien peu avait été fait dans cet ordre d'idées. La glace est désormais rompue. Je m'en félicite.

Il n'y a dans l'appel pas une phrase dont puisse s'offusquer un monarchiste. La désolidarisation d'avec la révolution néfaste de mars 1917 est en particulier aussi nette que complète. Et je dirai que c'est presque le principal. C'est en effet cette révolution-là qui est cause de tout le mal. Comme irrésistible sursaut de révolte contre l'inintelligence, l'incapacité et l'aboulie qui régnaient en très haut lieu, elle était naturelle, excusable et compréhensible. Mais dès sa première heure elle montrait par des signes irrécusables, dont le massacre d'officiers par leurs hommes (1) n'était pas le moins significatif, qu'elle était disposée à aller bien au delà. Dès ses débuts la Révolution déchainait toutes les forces du mal et, en très peu de temps, elle amenait le pays au bord d'un abîme de boue et de sang. C'est cette Révolution de mars 1917 qui est la grande coupable : les signataires de l'appel l'ont compris ; cela leur fait honneur.

Ils ont donc tous les droits à une attitude sympathique et prévenante de la part de ceux qui sont plus « à droite ». Un langage commun est désormais trouvé. Un peu de bonne volonté de part et d'autre — et un accord pourrait être conclu et scellé qui aurait de vastes conséquences.

Seulement, cette bonne volonté ne fera-t-elle pas défaut ? Un antisémitisme aigu est tellement de tradition parmi les « droitières » russes. Il en est même — et de très notables — dont il se dégage comme un parfum de « pogromisme » qui légitime certaines appréhensions. Je vois mal, je l'avoue, leurs signatures au bas d'une déclaration solennelle — et très nécessaire — répudiant à tout jamais d'injustes lois d'exception contre Israël. L'incompréhension de la situation et de ses exigences qui est le trait caractéristique de la grande majorité de ces gens-là, autorise, hélas ! ici comme ailleurs, tous les scepticismes.

C'est très regrettable...

* * *

(1) Un de ces meurtriers, Kirpitchnikow, sous-officier, reçut à cette occasion par la suite la Croix de Saint-George, qui ne se donnait que pour faits d'armes devant l'ennemi !!! M. Paléologue, ambassadeur de France, à qui ce triste sire fut un jour présenté à une réunion publique au Théâtre Marie, fit part à la Princesse Paley de la réputation qu'il éprouva de devoir serrer la main du personnage... — Voir les *Souvenirs de Russie*, de la Princesse Paley.

n'était pour rien dans les errements de la politique gouvernementale à l'égard des « allogènes » et des « hétérodoxes ». Elle est souvent même tombée dans un excès contraire en se désolidarisant par trop de celles mêmes des mesures du régime dans cet ordre d'idées qui pouvaient — une fois n'est pas coutume — être inspirées par une juste compréhension des vrais intérêts du pays.

Quoi qu'il en soit, souhaitons à l'éloquent appel de l'« Union patriotique des Israélites russes » tout le succès qu'il mérite. Et ajoutons que, s'il était allé plus loin encore qu'il ne l'a fait, s'il avait dit carrément que, le bolchévisme (*ex hypothesi*) renversé, un pouvoir monarchique très fort (et intelligent!) constituerait le plus sérieux des obstacles aux velléités et

caprices pogromistes des « masses », il eût proclamé là, la stricte vérité.

Il est vrai que toute vérité n'est pas toujours bonne à dire; et que son drapeau politique, s'il convient souvent de l'arborer, il convient peut-être de le garder dans sa poche tout aussi souvent...

Comte PEROVSKY.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

III^{me} Salon d'art religieux moderne

Il n'est que juste de rendre hommage à l'initiative de M. l'Abbé Fernand Crooy, l'habile organisateur de ce Salon, qui, pour la troisième fois, place sous les yeux du public, comme en un miroir, une représentation variée, abondante, éminemment suggestive de l'art religieux moderne belge et français. C'est dans ce domaine une affirmation de l'idée religieuse qui ne retentit pas sans éloquence, et certes ce n'est pas une manifestation banale que le spectacle d'une phalange de plus de soixante-quinze artistes qui consacrent leur pinceau à des sujets de sainteté et demandent leur inspiration à la foi chrétienne. Ils attestent ainsi à leur façon son indestructible vitalité et la féconde beauté de ses mystères. Serviteurs fidèles d'une grande cause, ils donnent un péremptoire démenti à ces pessimistes qui avaient sonné le glas de l'art religieux, à un Emile Leclercq, par exemple, qui, vers 1876 roulait sur lui la pierre du sépulture: « L'inspiration mystique n'existant plus, l'art mystique ne peut plus exister. »

Il existe au contraire, il est vivant et le prouve en se mettant en marche: *e pur si muove*. Ah! qu'il cherche encore en tâtonnant des voies nouvelles par le rajeunissement des anciennes formules, qu'il trébuche parfois dans l'adaptation à son idéal des moyens d'expression fournis par la technique moderne, qu'il se lance même d'aventure dans des hardesses d'école où il risque de se fourvoyer, je n'entends pas le contester, mais c'est justice de reconnaître la vaillance de l'effort, la généreuse poussée en avant, la ferveur enthousiaste de ceux qui ont voué leurs talents à la rénovation de la peinture sacrée. Je m'empresse d'ajouter que ce Troisième Salon en progrès sur les précédents, compte parmi maintes défaiillances et d'infructueux essais, quelques belles réussites. Sur les cent cinquante tableaux environ rassemblés dans les salles du Cercle artistique, je n'en relèverai qu'un petit nombre, choisis parmi les spécimens qui m'ont paru les plus représentatifs des tendances actuelles dans leur incontestable assagissement.

* * *

Le clou de l'Exposition, le clou auquel s'attache du moins l'attention des visiteurs, est l'immense toile, réunion de deux panneaux, du célèbre peintre GEORGES DESVALLIÈRES, de Paris.

Le sujet? Il faut un Œdipe pour découvrir le mot de ce gigantesque logographe et la légende elle-même du catalogue ne résout pas l'énigme. C'est une vision de guerre, un cauchemar d'aumônier militaire, me soufflait un magistrat facétieux, une apocalypse, si vous voulez. Voici la succession de scènes que les initiés vous y feront voir. Des poilus bleu-izon enfouis dans la tranchée sortent en vagues, montent à l'assaut tandis que sous le pilonnage des obus, accompagné de l'émission de gaz asphyxiants — figurés ceux-ci par des corps solides et brunâtres — le sol éclate, se déchiquette, les arbres se tordent et se brisent et il s'allume comme une fournaise vomissant en écharpes d'épais tourbillons de fumée. Des blessés tombent de-ci de-là, des anges-brancardiers les relèvent, il en est deux qui, formant un épisode pathétique, maintiennent debout un soldat mourant.

Cependant les braves montent, montent transfigurés vers une hauteur où se dresse l'Ange de la paix triomphant, vêtu de blanc et accueillant les héros, il est comme le coryphée des buccinateurs ailés qui s'enflent les joues à sonner la résurrection, et dans ce groupe les tons cuivre et les bleus somptueux font vibrer d'heureux contrastes. Par de là encore, étrange superfétation, gisent des blessés qui paraissent égarés dans l'autre monde. Puis, allez à Pittsburg, vous trouverez l'achèvement, le panneau ultime: Dieu le Père séparant les bons des méchants. Au centre de la composition trilogique, parmi les tourbillons de fumée et les enroulements d'une étoffe qui doit être le drapeau français, le Christ embrumé, noyé, indiscernable dont un bras seul émerge, plaque son cœur sur l'étendard et il semble plutôt qu'il le fiche au centre d'un chou-fleur géant.

C'est mouvementé, tumultueux, effarant, chaotique, c'est le chaos avant la descente de l'Esprit qui le débrouille. Ce n'est pas une synthèse réalisée, c'est une vaste ébauche. Ce n'est pas de la peinture achevée, c'est une page de littérature lyrique, éperdue, apocalyptique. Le personnage divin qui doit dominer l'épopée et l'expliquer, disparaît dans l'ombre et si totalement s'éclipse qu'on peut le chercher longtemps avec de bonnes lunettes sans le faire sortir de sa ténébreuse retraite. Les admirateurs affirment que cette préparation est grosse d'un chef d'œuvre et qu'on en verra éclore un jour un miracle de l'art. D'accord, mais dans l'état présent, l'on a beau écarquiller les yeux, on se redit le mot de Florian: « Il n'avait oublié qu'un point, c'était d'allumer sa lanterne ».

Un autre grand nom s'impose à nos hommages, MAURICE DENIS, le chef de l'école régénératrice de l'art chrétien. Il expose un carton de vitrail d'une parfaite cohérence de composition sous cette légende explicative: « *Quod Heva tristis abstulit, tu reddis almo germine*. Ce que l'Eve infortunée nous a ravi, tu nous le restitues par ton Fils adorable ». Au plan inférieur, d'un côté, Satan, de superbe allure, lève son arme homicide, de l'autre, Eve et Adam, accablés de honte, s'enfuient de l'Eden. Par dessus, la Madone rigide soutient d'un bras anguleux l'Enfant engoncé, empoté. C'est de grand style, mais d'une raideur hiératique.

Du même maître, une *Annunciation* où la Vierge et l'archange Gabriel par leurs attitudes de naïveté truquée, leurs gestes d'ingénuité affectée trahissent plutôt qu'ils ne traduisent la vérité du message céleste et de son acceptation. O primitivisme, que d'erreurs on commet en ton nom! Enfin, de délicieuses esquisses, trois *Béatitudes* dont la mieux réussie est celle des Pleureurs: Adam pénitent, à l'instar de saint Pierre, se couvre la face de ses mains pour pleurer sa faute à chaudes larmes et reçoit sur le front le baiser de l'Ange du pardon, un ange de forme assez ingrate. Coloris mordu aux teintes effacées dans le goût du jour.

Maurice Denis est un grand artiste, qui en doute? Mais il n'est pas aisé même à lui de se faire une âme de Primitif et les adorables gaucheries des vieux maîtres ne se transposent pas facilement dans notre art raffiné.

L'*Annunciation* a tenté un grand nombre d'exposants, ils sont près d'une douzaine, que ce thème à séduits, et parmi ces diverses transcriptions, deux surtout m'ont frappé. Celle d'ANTO CARTE, pinceau habile d'un modelé délicat, d'une touche fine, mais étranger au sentiment religieux, sa Vierge est une belle dolente, son ange qui

se tient intimidé derrière elle un pot de fleurs à la main, un beau jeune soupirant et l'on pourrait écrire là-dessous : « Fiançailles », ou peut-être « Réconciliation ». La *Véronique* du même peintre essayant le visage du Christ est extrêmement attendrissante, mais la scène est d'un caractère si humanisé, si dépouillé de surnaturelle grandeur !

L'autre *Annonciation*, celle de CONSTANT MONTALD, est une des perles de l'Exposition. Avec une originalité du meilleur aloi, l'artiste a su repenser le sujet et cette page est vibrante d'émotion. L'entrevue se passe en plein air, dans un jardin où la pelouse s'émaille de fleurs diaprées, où volètent des colombes ; l'ambassadeur angélique d'une dignité princière, est accompagné de deux suivants ailés qui se prosternent devant la Pleine de grâces ; celle-ci acquiescant à la parole divine et concevant le Verbe s'incline avec une grâce virginale dans un sentiment d'adoration, en croisant les mains tremblantes de respect sur le tabernacle vivant de son sein où vient reposer l'Éternel.

Voilà une interprétation esthétique et religieuse où s'affirme une personnalité et dont le rendu, dessin ferme et souple, coloris tendre et vif, répond à la beauté de la conception.

Il est à la cimaise une autre toile captivante dont le charme sauve la hardiesse, la *Vierge et le peintre*, de GUSTAVE VAN DE WOESTIJNE. Ce tête-à-tête confidentiel et intime est bien osé, mais l'auteur a donné à son inspiratrice du ciel, dont le regard plonge dans l'infini, une telle suavité, l'a enveloppée d'une grâce si pudique, de si virginale modestie, elle pose sa main sur celle de son inspiré, dans un geste d'abandon et d'autorité, avec tant de maternelle protection, le peintre, de son côté, apparaît tellement contenu, pénétré par un ineffable respect dans sa confiante tendresse, que ce petit tableau, qui a la fluidité de l'aquarelle, laisse le spectateur peut-être choqué au premier abord, sous l'empire définitif d'une religieuse émotion. On pense à la Béatrice de Dante, à la Vierge de Dom Rupert qui éveilla son intelligence et l'on emporte femmes qui le suivent. J'admire fort cette sobre et puissante construction, mais pourquoi faut-il que deux houppes de cheveux bouffants masquent à ce point la face du divin Patient déjà détournée, qu'on a peine à la reconnaître ? Ce n'est certes pas défiance de ses forces chez ce jeune d'avenir, si sûr de son pinceau.

JOSÉ RENIS, d'Anvers, dans ses *Orantes* encapuchonnées aux pieds du Christ en Croix (*Donnez-nous notre pain quotidien. Ave*), déploie la plus brillante virtuosité, si on peut dire, dans le mystère de ses clairs-obscurs à la Rembrandt ou à la Ribera et ses deux tons tranchants d'ombre et de clarté, présentent le saisissant attrait d'eaux-fortes mordantes.

M^{lle} VALENTINE REYRE, une parisienne, a groupé sous les yeux du Crucifié, un peu à la manière de Fra Angelico, quelques saints qui se sont plus particulièrement signalés par leur amour de la croix, sous cette légende, texte emprunté à saint Paul, l'un des figurants en bonne place : « *Ils n'ont voulu savoir que Jésus crucifié* ». Heureuse conception qui amène des contrastes piquants, entre la simplicité de la bure franciscaine, par exemple, et l'allure démonstrative, oratoire dans laquelle se drape la dignité dominicaine. Ouvrage d'une facture solide et d'une réelle valeur d'expression.

* * *

A prolonger cette revue qui me paraît suffisante, nous aboutirions à la même conclusion que celle qui se dégage des observations précédentes.

L'école moderne a d'abord protesté qu'elle répudiait le canon ancien, qu'elle entendait rompre avec la tradition, évoquer le primitivisme, donner la préférence à la vigueur sur la grâce, à l'énergie brutale du trait sur la pureté de la ligne, aux contorsions pittoresques sur la correction académique, qu'elle ne croyait pas acheter trop cher même au prix des déformations systématiques l'émotion violente qui est son dada, elle a prétendu renverser l'échelle des valeurs et faire passer le sentiment poussé jusqu'au paroxysme sur la mesure discrète des anciens maîtres, elle s'est engouée des teintes blafardes, morbides on crues, se faisant un plaisir de blesser ainsi la rétine plutôt que de la caresser par la gamme harmonieuse des nuances. Et quelques rapins se rencontrèrent, il en reste et l'Exposition en montre quelques échantillons, qui s'appliquèrent avec une rare candeur à barbouiller des sujets religieux dans l'espoir d'épater le philistin et d'exaspérer le conservateur.

Mais le nombre en va décroissant de jour en jour, la fièvre révolutionnaire s'est calmée et de fougues véristes d'hier admettent aujourd'hui que le réel progrès s'accomplit dans le sens de la tradi-

tion, qu'il y a une grammaire de l'art dont on ne peut pas plus violer les règles que celles qui régissent le langage, qu'il est légitime de de cette vision un délicieux souvenir.

* * *

La redoutable figure du Christ irradiée par la divinité qui s'y réfléchit, la laissant transparente à travers la bénignité humaine et jusque sous les opprobres de la Passion, ne devrait être abordée que par des croyants et c'est à genoux qu'il faudrait la peindre. La savante technique impressionniste de JAMES ENSOR ne peut suppléer à la foi et il devrait s'interdire l'accès du sanctuaire. D'autre part, l'épaisse vulgarité d'un JACOB SMITS, encore renforcée par son procédé d'empatement qui ressemble au crépissage et établit sa peinture sur un fond rugueux, presque rocaillieux, ne peut manquer d'éteindre au front du Christ le nimbe de la divinité.

L'écueil de pas mal de modernes, dans la façon de traiter le Christ souffrant, est un vérisme grossier poussé jusqu'au réalisme abject ; ils prétendent nous secouer les nerfs en imprimant à la face divine je ne sais quels ignobles stigmates, sous prétexte parfois d'exprimer le lépreux d'Isaïe ; en vérité, ils tuent l'émotion quand ils ne vont pas jusqu'à inspirer le dégoût. Pas n'est besoin de rappeler que le Saint Siège ne s'est pas fait faute d'en dénoncer le caractère anti-liturgique et de condamner ces extravagances.

Ce n'est assurément pas le reproche que j'adresserai à la *XVII^{me} Station* de PIERRE VAN HUMBEEK, d'un éclairage défectueux, mais d'autre part avantageuse par le voisinage de deux caricatures cubiques qui servent de repoussoir. Œuvre très poussée jusqu'à la recherche de l'effet et qui gagnerait peut-être en sincérité d'émotion par une plus franche simplicité dans l'allure des silhouettes. Le Christ en croix se penchant vers son peuple avec dans le regard une commiseration infinie est bien le Christ des Impropres du Vendredi-Saint : « *Qu'aurais-je dû te faire, ô mon peuple, que je ne t'ai point fait ? Pourquoi me traites-tu de la sorte ?* » La Vierge garde la sérénité héroïque de la Mère consentant au sacrifice de son fils, de la prêtresse sublime qui offre elle-même la Victime au Père Éternel, et qui ne trahit sa douleur domptée que par la crispation de ses mains. Le saint Jean plaît moins de face que de profil et la grâce juvénile me semble manquer à son front dépouillé. Travail probe d'un sain réalisme, d'un dessin classique, d'un coloris harmonieux, mais où la tonalité bleutée me semble dominer à l'excès. Devant une telle toile qui fait autant honneur au sens chrétien de l'artiste qu'à sa palette, on peut prier, on peut méditer, et c'est dire beaucoup.

Le débutant JEAN MUYLLE montre plus d'audace dans son *Calvaire*, composition murale plutôt que tableau de chevalet. Elle vaut par l'équilibre des masses, la hardiesse de la ligne, l'énergique opposition des trois tons savamment distribués. L'écroulement du Christ sous sa croix — tel un aigle dont les ailes se replieraient dans l'affailement de la chute — retentit douloureusement dans l'âme des deux saintes conclure l'alliance de la technique moderne avec les lois éternelles du beau, qu'il n'est pas nécessaire, notamment, d'avilir, d'enlaidir, de vulganser le Christ et les saints sous prétexte de les faire vivants et naturels, de se livrer aux fantaisies du baroiage et aux bizarreries du tatouage sous prétexte de montrer les hommes et les choses dans leur spécifique réalité. Je vois grandir le nombre des peintres consciencieux, jaloux de la dignité de leur art, qui renouvellent les thèmes religieux par une inspiration personnelle et font dégager de leurs œuvres une impression d'ordre supérieur.

Ils comprennent de plus en plus qu'il n'y a pas d'art religieux proprement dit en tant que dessin ou coloris, mais qu'il existe une sensibilité religieuse dont les modes d'expression peuvent sans doute varier avec les époques, l'art est un Protée, mais qui restent inséparables de certaines lois fondamentales dictées par la raison. Ils se perfectionnent dans la mesure où ils se rapprochent des grands maîtres non par le servile plagiat, mais par une libre imitation.

Le nombre des ignorants baisse aussi, nos artistes religieux se familiarisent de plus en plus avec la liturgie, avec l'Évangile pour les commenter par le pinceau. Rares demeurent-ils, il en reste bien peu à l'Exposition, qui confondent le voyage à Bethléem avec la Fuite en Égypte ou qui, dans la Pêche miraculeuse, ajoutent encore ce miracle de faire passer dans les eaux du lac de Génésareth les raies habitantes de la Méditerranée et de l'Océan !

Je ne puis clore ce compte-rendu sans signaler les plans détaillés, croquis et aquarelles, de la Basilique nationale du Sacré-Cœur, expo-

sés par M. ALBERT VAN HUFFEL, et sans constater que devant la production de ces admirables pièces justificatives la critique téméraire baisse le ton et que l'admiration élève le sien.

J. SCHYRGENS.

Le bolchevisme et l'esprit juif

Madame C. de Tormay, le grand écrivain hongrois, publie dans la « Revue Universelle » un journal extrêmement intéressant, tenue pendant la Révolution communiste en Hongrie. Nous en détachons cette page remarquable :

9 avril 1919.

Le malheur pèse, s'étend, s'installe sur le monde. Dans la nuit du 7 avril, la République des Soviets a été proclamée à Munich. Va-t-elle entraîner la malheureuse Autriche rouge ? Alors de l'Extrême-Asie aux bords du Rhin, le règne du monstre s'étendrait.

Une tyrannie bestiale s'établit sur les peuples anémiés par la guerre. Le flot emporte, dans un bouillonnement infini, les cités, les nations, des morceaux de continents. Souterrain, il jaillit par les égouts crevés, envahit les maisons, monte par les escaliers de marbre des banques, déferle dans les colonnes des journaux. A toute place où le sol amolli paraît céder, il écume, et partout c'est le même flot.

Ils ne se ressemblent guère, le Slave mystique, indécis, le Magyar violent mais fidèle à ses traditions, l'Allemand lourd et réfléchi !... Et pourtant, au-dessus d'eux, le bolchevisme se forme, par les mêmes moyens et sur les mêmes signes. Le tempérament national des trois peuples ne se révèle aucunement dans les conceptions terribles qui ont été réalisées, en plein accord, par des hommes pareils en esprit, à Moscou, à Pest, à Munich.

Dès la dissolution de la Russie, Kerensky était là, et vint ensuite Trotsky à l'affût dans l'ombre de Lénine. Lorsque défailit la Hongrie exsangue, derrière Karolyi attendaient Kunfi, Jaszi et Pogany, puis Bela Kun et son état-major. Et quand la Bavière chancelle, le metteur en scène du premier acte de la révolution, Kurt Eisner, est prêt ; au second acte, Marx Levien (Lévy), juif de Moscou, est là pour proclamer la dictature des prolétaires à Munich, réédition du bolchevisme russe et hongrois.

Si grandes sont les différences spécifiques entre les trois peuples, que la mystérieuse similitude des événements ne peut tenir à des analogies de race, mais seulement au travail d'une quatrième race vivant parmi les autres sans s'y mêler.

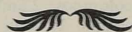
Au milieu des nations modernes à courte mémoire, le peuple juif est le dernier représentant de l'antique civilisation orientale. Héritier des traditions bibliques, il appelle ardemment l'heure où se réaliseront les grandes calamités prophétisées depuis tant de siècles. Qu'on le méprise ou qu'on le redoute, il reste l'éternel étranger. Il vient sans être appelé, et même chassé, il demeure. Il se disperse et pourtant il est cohérent. Il se loge dans la chair des nations : il crée des lois au delà ou au deçà des lois. Il nie l'idée de patrie, mais il a sa patrie qu'il emporte avec lui et qui s'établit avec lui. Il nie le Dieu des autres peuples, et partout il rebâtit le Temple. Il pleure les remparts détruits de Jérusalem et il élève, inaperçu, des remparts nouveaux. Il se plaint d'être isolé, et par des canaux mystérieux, il relie ensemble les parties de la Jérusalem infinie qui couvre tout l'univers. Il a partout des relations et des attaches, ce qui explique comment le capital et la presse, concentrés dans ses mains, peuvent servir les mêmes desseins, dans toutes les contrées du monde, et les intérêts de la race qui sont identiques dans les villages ruthènes comme dans la cité de New-York. S'il glorifie quelqu'un, celui-ci est glorifié dans le monde entier ; s'il veut ruiner quelqu'un, le travail de destruction s'opère comme si une main unique le dirigeait.

Les ordres viennent de mystérieuses ténèbres. Ce que l'esprit juif raille et détruit chez les autres peuples, il le conserve fanatiquement à l'intérieur du judaïsme. S'il enseigne aux autres la révolte et l'anarchie, lui-même obéit admirablement à des guides invisibles.

Au temps de la révolution turque, il arriva qu'un Juif dit fièrement à son père : « C'est nous qui la faisons, nous, les Jeunes-Turcs, les Juifs ! » Lors de la révolution portugaise, j'entendis le marquis de Vasconcellos, ambassadeur du Portugal à Rome, dire : « Les Juifs et les francs-maçons dirigent la révolution de Lisbonne ». Aujourd'hui que la plus vaste partie de l'Europe est livrée à la révolution, ils dirigent partout le mouvement, selon le plan unique. Comment purent-ils

le dissimuler, ce plan qui embrassait le monde et qui n'était pas l'œuvre de quelques mois ou de quelques années ? Ils plaçaient devant eux des hommes du pays, aveugles ou légers, vénéaux, pervers ou stupides, qui leur servaient de paravent et ne savaient rien. Et ils agissaient alors en sûreté, eux les organisateurs redoutables, les fils de la race antique qui sait garder un secret.

Et c'est pourquoi aucun d'eux n'a trahi les autres.



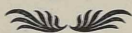
ALLEMAGNE

La désagrégation

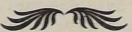
De F. W. Foerster dans la revue « Menscheit », du 15 septembre :

« Qu'arrivera-t-il ? Sauf miracle, nous verrons cette année encore l'effondrement de l'Empire allemand bismarckien. Sera-ce la Rhénanie ou la Bavière qui commencera ? La Saxe suivra-t-elle ? Le Hannover se détachera-t-il ? Peu importe. Ce qui paraît certain, c'est que Berlin n'existera plus comme centre du Reich, et que les grands contrastes de la vie allemande ne pourront être réunis un jour sous une forme nouvelle d'unité que par des forces morales toutes nouvelles et jaillissant des sources mêmes de la vie allemande et de l'histoire allemande. Cet effondrement de l'Empire allemand sauvera l'Allemagne et la vie allemande pour les raisons que voici : Pour la France, il est économiquement plus important d'être à l'abri d'une nouvelle invasion allemande, que de toucher des réparations. Délivré du cauchemar d'une masse de soixante millions d'hommes, commandés par la Prusse, la France sera certainement prête aux concessions les plus grandes, quant aux arrangements particuliers à conclure avec les Etats successeurs. Petit à petit, la vie allemande retournera, malgré l'intensité de la crise, à ses conditions naturelles et conformes à l'esprit de son histoire. Et cela non seulement en politique intérieure par un contact nouveau entre les vieilles traditions et forces locales, mais aussi en politique extérieure par des relations amicales avec les pays voisins. L'Empire romain s'est formé en rayonnant autour d'un point central. L'Empire allemand a grandi par la périphérie. Voilà pourquoi la centralisation à Berlin, le point le moins central de l'Allemagne, devait conduire l'Empire à la crise mortelle.

Le dernier acte de la catastrophe mondiale, quelque terrible qu'il soit pour tous ceux qui sont intimement liés aux grands souvenirs de 1871, cet acte sera dénommé dans les temps futurs : L'abandon de la conception d'un *Deutschtum* « colonial » (l'Allemagne colonisée par la Prusse), et le retour à la conception d'une *Deutschtum* « familiale ».



Le Cercle Saint Jean de Capistran, qui a repris son activité, annonce pour le mercredi 10 octobre, à 8 h., Salle Coloniale, 34, rue de Stassart, Bruxelles, une conférence du Ct adj. d'État-Major Ch. Dendal, sur : La Société des Nations.



Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

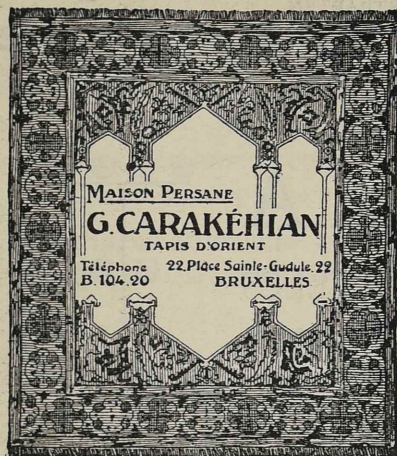
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et
les accidents
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3008

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.





Typographie — Lithographie

FABRIQUE DE REGISTRES

Articles de Bureau

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur
Maison fondée en 1733

François VANNES Successeur -:

13, rue de la Colline, Bruxelles Tél. 227.64

USINE ÉLECTRIQUE : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Papeterie — Maroquinerie

COPIE-LETTRES

Chapelets — Livres de prières

LA MAISON DU TAPIS
BENEZRA

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT
A QUALITÉ ÉGALE
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et
modernes. MOQUETTES UNIES
tous les tons. TAPIS D'ESCA-
LIERS et D'APPARTEMENTS
(divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES
et autres (imitation parfaite de
l'Orient). TAPIS D'AVIGNON
unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL
POUR LA REPARATION
DES TAPIS